

L'Hôtel de Ville de Compiègne

Lorsque votre président, M. Chevallier, m'a demandé de venir prendre part à vos travaux, en cette deuxième réunion des Sociétés Savantes de l'Oise, j'ai accepté avec joie, heureux de pouvoir témoigner publiquement la reconnaissance que je vous ai, Messieurs, pour l'honneur que vous m'avez fait de m'élire des vôtres, et tout particulièrement la reconnaissance que j'ai envers votre président, Monsieur Raymond Chevallier, Secrétaire général de la Société française d'Archéologie, dont il est un des doyens — nous aurons le plaisir, mon cher ami, de fêter bientôt vos 50 ans de présence dans notre Société. Il a réussi, dans les moments difficiles, à mener habilement la barque, à éviter les écueils, à calmer les susceptibilités, à encourager les efforts, et je sais mieux que personne tout ce qu'il a fait et fait encore pour nous. Messieurs, vous le voyez à l'œuvre ici-même; vous connaissez comme moi son activité inlassable, son dévouement de tous les instants, sa bonne grâce aimable: qu'il demeure longtemps encore à la tête de nos Sociétés, c'est le vœu que je vous propose de former avec moi pour lui aujourd'hui.

Messieurs, en venant ici, j'étais heureux de payer une autre dette de reconnaissance. Je ne saurais oublier tout ce que je dois à ce beau coin de notre belle France, à toutes ces petites églises des environs de Beauvais, de Senlis, de Clermont, de Compiègne et de Noyon où, sous la direction de mon pauvre maître Eugène Lefèvre-Pontalis, qui se serait plu à présider aujourd'hui votre Compagnie, j'ai appris

à connaître, à aimer notre art du moyen âge. Je ne saurais oublier, Messieurs, tout ce que je dois à vos Sociétés, où j'ai pris le goût des choses de l'érudition, et vous me permettrez de rappeler la dette toute particulière que j'ai envers notre Comité archéologique de Senlis — c'était le titre qu'il portait alors — qui, sous la vive impulsion de celui qui en était et qui en est encore l'âme, mon ami, M. Maçon, que je suis heureux de retrouver aujourd'hui au milieu de vous, a publié en un beau volume illustré de magnifiques planches, d'après les photographies de mon maître Lefèvre-Pontalis, mon premier ouvrage, la cathédrale de Senlis.

Ce sont ces liens, Messieurs, qui m'attachent profondément à vos travaux. Ce sont eux qui expliquent ma présence aujourd'hui parmi vous.

Si j'en croyais notre programme, je devrais vous parler aujourd'hui de votre Hôtel de Ville. Rassurez-vous, Messieurs, je serai bref. Il serait bien fat ou bien imprudent de ma part de venir vous entretenir d'un monument que vous connaissez mieux que moi, et qu'a longuement étudié un de mes prédécesseurs à la tête de la Société française d'Archéologie, le Comte de Marsy. Nous le visiterons tout à l'heure sous la direction de M. Tenaillon, conservateur du Musée Vivenel, qui sera pour nous le plus éclairé des guides.

Je vous rappellerai seulement les grandes dates de son histoire.

Vous savez comment, sur l'emplacement des deux maisons léguées à la ville par Jean Loutré, en 1397, fut élevé, au cours de l'année 1505, sous la direction du maçon Pierre Navyer, dit de Meaulx, ainsi que l'indiquent les registres des comptes, le gros œuvre du nouvel Hôtel de Ville achevé en

1511. En 1512, on travaillait au comble et aux toitures et, le 17 janvier 1513, l'Assemblée des notables se tenait, pour la première fois, dans la grande salle. Vous savez comment le sculpteur Nicolas d'Estrée avait orné la façade de statues de Charlemagne, de saint Louis, de saint Denis, du cardinal d'Ailly et, dans la niche où chevauche actuellement Louis XII, d'une Annonciation, remplacée en 1653 par une statue équestre de Louis XIV par Gilles Guérin, détruite en 1792. Vous savez enfin comment le beffroi, dressé fièrement entre les hautes lucarnes qui décorent le toit, s'enorgueillit de tout un jeu de cloches et de sonneurs, les fameux picantins, qui furent d'abord trois personnages mal déterminés, frappant de leurs marteaux sur de petites cloches, puis, en 1629, trois suisses armés, puis, en 1768, époque où l'antiquité redevint à la mode, trois jolies femmes vêtues à la grecque et portant sur le front une étoile, un croissant et un soleil, — elles sont aujourd'hui conservées au Musée, — enfin, depuis 1875, trois lansquenets du temps de François I^{er}.

Ce beffroi, c'est le symbole de la cité, c'est le « donjon des bourgeois », avec ses cloches, sa bannière, sa tour de guet. Lorsque les communes obtinrent, au XII^e et au XIII^e siècle, la liberté et les prérogatives seigneuriales, elles cherchèrent à se loger. Elles s'installèrent parfois dans une maison particulière qu'elles achetèrent, comme à Saint-Antoine ou à Paris, dans une des tours de l'enceinte, comme à Lucheux, voire une des portes fortifiées, comme à Vendôme; parfois même, elles remplacèrent dans son château le seigneur qu'elles en avaient chassé, comme à Abbeville ou à Boulogne. Les villes riches se construisirent un Hôtel de Ville : Compiè-

gne, Saint-Quentin, Soissons, Arras étaient du nombre. Hélas ! la guerre impie les a décimés, ces charmants Hôtels de Ville, si gracieux et si pittoresques ; celui de Compiègne demeure comme un des types les mieux conservés et les plus significatifs de ces belles constructions de la fin du moyen âge, où triomphe le gothique flamboyant. C'est la Maison de la cité, de la bourgeoisie, des commerçants, du peuple, avec ses grandes salles où se tiennent les Assemblées, son large escalier qui les dessert, son perron et ses balcons d'où se font les proclamations, ses pièces reculées où sont conservées les archives et le trésor, sa chapelle où se célèbrent les offices qui précèdent les délibérations, sa cuisine où l'on apprête les festins destinés à célébrer le passage des hôtes illustres ou des personnages de marque, sa façade accueillante richement décorée, son beffroi image de la souveraineté de la cité, ses flèches, ses girouettes constituant un des privilèges de la puissance échevinale, son carillon qui marque les heures, ses cloches qui appellent le peuple aux réunions et convoquent le ban. C'est une maison-forte, mais d'allure paisible, où cependant subsistent tous les symboles du triomphe de la commune, toutes les marques de sa grandeur.

L'Hôtel de Ville est enfin l'image de la cité : médiocre dans une ville morte, il est glorieux et magnifique dans une ville puissante ; il se développera avec la ville elle-même.

Je terminerai, Messieurs, par un souvenir personnel. Ayant été appelé à inaugurer la grande salle du nouvel Hôtel de Ville de Stockholm, œuvre de l'architecte Ragnar Ostberg, puissante masse de granit couronnée d'un haut beffroi dressée au bord

d'un des bras de mer qui traversent de part en part la ville, j'ai évoqué les Hôtels de Ville de notre France du moyen âge, j'ai étudié leur origine, leur formation, leur rôle, leur évolution et, pour terminer, voulant montrer, réunis en un seul, tous les caractères de l'Hôtel de Ville, j'ai choisi le vôtre, l'Hôtel de Ville de Compiègne. J'ai marqué ainsi, Messieurs, la place d'honneur qu'il occupe dans notre histoire de l'architecture publique. Vous ne me contredirez pas.

Marcel AUBERT.
